

IWAN GILKIN

LES
ORIGINES ESTUDIANTINES
DE LA
« JEUNE BELGIQUE »
A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN



BRUXELLES
26-28, Rue des Minimes
—
1909

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

MLN 04088

THE HISTORY OF THE
REIGN OF KING CHARLES THE FIRST

BY
JAMES HAYWARD
ESQ.

MLN 04028

IWAN GILKIN

LES

ORIGINES ESTUDIANTINES

DE LA

« JEUNE BELGIQUE »

A L'UNIVERSITE DE LOUVAIN



BRUXELLES

26-28, Rue des Minimes

—
1909

ÉDITIONS DE
LA BELGIQUE
ARTISTIQUE
ET LITTÉRAIRE

LES ORIGINES ESTUDIANTINES
DE LA « JEUNE BELGIQUE »
A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN (1)

C'est à l'Université de Louvain que se sont rencontrés et groupés les poètes de la *Jeune Belgique* et qu'ils se sont associés avec Max Waller, le futur directeur de l'alerte et ardente revue littéraire qui devait provoquer la renaissance des Lettres dans notre pays.

Désireux de commémorer ces origines estudiantines de la *Jeune Belgique*, le comité des Etudiants de l'Université de Louvain a fait appel à mes souvenirs. Ces souvenirs, je les apporte ici, tout simplement. On me pardonnera leur forme un peu personnelle, en considérant qu'elle facilite ma tâche et qu'elle me permet de crayonner des croquis familiers, qu'une étude plus objective me forcerait d'écarter.

Je vais donc prendre le lecteur par la main, le conduire dans mon passé et parcourir avec lui une partie de ma vie d'étudiant.

Quand j'arrivai à Louvain, en octobre 1878, pour m'inscrire à la faculté de droit, je sortais d'un collège épiscopal, l'Institut Saint-Louis, de Bruxelles, où j'avais fait, comme élève externe, de bonnes études d'humanités et de philosophie. J'avais le cœur très tendre et l'esprit très curieux. Comme j'étais un enfant bien sage, n'ayant jamais hanté que d'autres enfants bien sages, mes parents m'avaient élevé dans une très grande liberté. J'en avais profité pour me meubler l'esprit à ma façon. J'avais lu pêle-mêle des livres de vulgarisation scientifique et les chefs-d'œuvre de presque toutes les littératures. Dès mon enfance, je m'étais passionné pour la poésie et pour la

(1) Conférence lue au théâtre de Louvain, le 4 mai 1909, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université.

musique, que j'aimais d'un amour égal ; à douze ans, je composais de petites romances, en me fiant à mon oreille parce que j'ignorais les règles de l'harmonie, que leur aspect rébarbatif me dégoûtait d'étudier, et j'écrivais des élégies sentimentales, d'un style bien vague, après avoir étudié tout seul, dans un manuel, les règles de la versification. Les deux grandes émotions de mon adolescence furent l'audition du *Tannhäuser* et la lecture des grands drames de Shakespeare, qui me remuèrent jusqu'aux moelles et qui ouvrirent à ma sensibilité et à mon imagination un monde nouveau. Cependant, vers ma quinzième année un incident me força de choisir entre la musique et la poésie, entre l'Institut Saint-Louis et le Conservatoire, où le violoniste Vieuxtemps conseillait à mes parents de me faire entrer. En soupirant, je me décidai pour les études littéraires, mais je l'ai souvent regretté et je me suis demandé plus d'une fois si je ne me suis pas trompé touchant ma vocation. En revanche, si je m'orientais vers la carrière d'avocat par déférence pour mes parents, j'étais, à part moi, fermement résolu à devenir un poète et à rechercher des compagnons désireux, comme moi, de donner à la Belgique une génération d'écrivains.

Je devais les trouver à l'Université de Louvain. Quand j'y arrivai, je m'installai dans un petit appartement, rue Vleminckx, en face du parc Saint-Donat. Je prenais mes repas dans une pension de famille avec quelques étudiants belges et étrangers et un vieux prêtre français, ancien curé de Grenoble, légitimiste fanatique et grand ennemi de Notre-Dame de la Salette, dont on ne pouvait lui parler sans le mettre en colère. Quelqu'un lui en parlait tous les jours, c'était un abbé allemand, qui le taquinait pour faciliter sa digestion. Cet abbé, porteur d'une énorme tête asymétrique, était, nous disait-on, très fort en mathématiques, ce qui m'était bien indifférent.

Je m'ennuyais fort dans cette pension, où les conversations manquaient d'intérêt. Et dans mon petit appartement, d'où je regardais, par les fenêtres, l'automne jaunir les gazons et dépouiller les arbres du parc, je me sentais bien isolé et bien mélanco-

lique. Cependant, je me fis recevoir à la société d'Émulation, où les étudiants des facultés de philosophie et de droit présentaient des thèses et les discutaient sous la présidence cordiale et stimulante du professeur Léon Mabile. J'y lus une étude sur Octave Feuillet.

Elle fut honorablement accueillie et l'on me conseilla de solliciter mon admission à la Société littéraire, sorte de petite académie estudiantine, que présidait le professeur Léon de Monge. J'allai faire à celui-ci ma visite académique. J'étais affreusement timide, il fut très réservé et rien ne nous rapprocha. Je me sentais, je l'avoue, médiocrement à l'aise lorsque, un soir, après le ballottage, je fus introduit dans la salle vaste, sévère, glaciale, où la docte compagnie tenait séance autour d'une longue table couverte d'un grave tapis vert. L'unique lampe à pétrole, pendue au plafond et coiffée d'un gigantesque abat-jour administratif, me permettait à peine de distinguer dans la pénombre quelques têtes, qui m'étaient parfaitement inconnues. L'une d'elles, volumineuse, couverte d'une véhémence chevelure noire, se souleva, et je subis la lecture d'un procès-verbal, clamé d'une voix sonore. La voix et la tête appartenaient au poète Van Arenbergh, mais en ce moment cela m'était bien égal. Puis se leva un étudiant, porteur d'un lorgnon, d'une grande tignasse blonde et d'une paire de longues moustaches, qui se mit à lire des vers. Des vers ! Oui, ma foi, de fort jolis vers, comme aucun de mes compagnons n'eût été capable d'en composer. J'en fus tout remué. Cet étudiant s'appelait Emile Verhaeren. J'aurais voulu lui exprimer mon admiration et ma sympathie ; ma timidité m'en empêcha et je me contentai de lui serrer énergiquement la main. Mais je rentrai chez moi en toute hâte et m'appliquai à mettre tant bien que mal en vers ce que je n'avais pas su dire en prose. Je composai un mauvais sonnet, et j'allai incontinent le déposer dans la boîte aux lettres de Verhaeren. Le lendemain, je reçus, de la même façon, un sonnet, aussi cordial et aussi mauvais que le mien. En quatorze vers très entortillés, j'avais dit : Vous êtes un poète. Verhaeren me répondit de

même : Vous en êtes un autre. Là-dessus, nous devînmes amis.

Verhaeren habitait rue de la Station, à deux pas de la Grand'Place, chez un coutelier nommé Joris. Il y occupait le troisième étage. La mère de M. Joris faisait le ménage. C'était une excellente vieille, portant gaillardement ses soixante dix ans. Quand Verhaeren recevait un ami, il s'élançait sur le palier, se penchait sur la rampe de l'escalier et criait à tue-tête : « Madame Joris ! Madame Joris ! Une tasse de thé, s'il vous plaît. » Dix minutes plus tard, M^{me} Joris montait en clopinant les trois étages, déposait solennellement la tasse de thé devant le visiteur et se retirait après avoir prononcé quelques paroles aimables. Arrivait-il un autre visiteur, ou deux, ou trois, ou dix ? Chaque fois Verhaeren, du haut de l'escalier, appelait M^{me} Joris, qui, toujours souriante, apportait une à une les tasses de thé demandées. Jamais il ne vint à l'esprit de Verhaeren ni de M^{me} Joris qu'il fût plus aisé de monter dès le début une théière. Les amis de Verhaeren s'inclinaient devant ce rite immuable, qui donnait à son logis quelque chose de comiquement sacré.

Verhaeren est né dans un village au bord de l'Escaut, Saint-Amand lez-Puers. Il avait passé son enfance à jouer au bord du fleuve. Puis ses parents l'avaient mis en pension à Gand, chez les jésuites. A l'étude, il griffonnait des vers en cachette, avec son ami Georges Rodenbach. Et tous deux faisaient le même vœu que moi : être poètes ! A Louvain, Verhaeren étudiait ses cours tout juste autant qu'il le fallait pour passer ses examens : pour le reste, il ne songeait qu'à la poésie. Il ne connaissait guère les littératures étrangères, mais il lisait passionnément les auteurs français les plus récents, les poètes parnassiens et les romanciers naturalistes.

Nous nous prêtâmes des livres, pas beaucoup, parce que les enthousiasmes sauvages de Verhaeren me faisaient trembler pour les volumes de ma petite bibliothèque. Quand il lisait à ses amis des vers de Hugo ou de Leconte de Lisle, que de fois il lui arriva de crier avec un grand geste : « Nom de Dieu... que

c'est beau ! » et l'infortuné volume, lancé comme par une catapulte, s'en allait heurter le plafond, pour retomber piteusement sur le plancher. Pauvres livres ! Leur sort me chagrinait, d'autant plus que je m'étais lié avec un autre étudiant, qui m'avait communiqué ses passions de bibliophile. Il recherchait les belles éditions et les livres rares. On le voyait parfois quitter Louvain avec de grandes valises vides et rentrer, le soir ou le lendemain, traînant, tout essoufflé, ces mêmes valises remplies de livres achetés à Bruxelles ou à Gand, aux ventes de Veydt ou de Bluff. Ce jeune homme au sourire toujours ironique, aux propos mordants, a continué de vivre au milieu des livres ; il est devenu le libraire Edmond Deman. Deman ne touchait les livres que d'une main pieuse et caressante. Vous pensez si les façons de Verhaeren le scandalisaient : « C'est un Peau-Rouge », me disait-il souvent. Au demeurant, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Chez Verhaeren, je rencontrai Emile Van Arenbergh. Comme Verhaeren, il était mon aîné de quelques années. C'était un excellent jeune homme, à la voix lente et grave, aux gestes solennels. Son âme était candide et sereine. Nous le considérions comme le meilleur de nous tous. Il écrivait des vers magnifiques, car il possédait à fond déjà la technique du vers et l'art poétique n'avait pour lui plus aucun secret. C'était un maître. Il fût le nôtre. Tous trois, Van Arenbergh, Verhaeren et moi, nous nous lisions les vers que nous venions d'écrire et nous les discussions ensemble. Les vers de Van Arenbergh n'avaient jamais besoin d'une retouche, et lui, tout en causant, avec une simplicité douce et charmante, retouchait les nôtres d'une manière si juste et si parfaite que nous en demeurions surpris. Qui donc lui avait enseigné ce tour de main et ces secrets du métier qu'on n'apprend point dans les livres, qu'il faut, ou recevoir d'un maître ou acquérir lentement au prix d'une longue et laborieuse expérience ? Il s'était formé, nous disait-il lui-même, dans la compagnie d'un autre jeune homme, mort à la fleur de l'âge, qui était, à l'en croire, doué d'un véritable génie. Il

s'appelait Paul Siret. C'était le fils d'Adolphe Siret, l'auteur de la Biographie des Peintres belges. Van Arenbergh et Paul Siret s'étaient aimés comme deux frères. Les vers qu'ils écrivaient avaient la même inspiration et la même forme. Mais le survivant avait affermi peu à peu son art. Quand je relus plus tard quelques poèmes de Paul Siret, je n'y trouvai que de très bons vers de l'école romantique, assez semblables à ceux d'André Van Hasselt, mais sans originalité. Le poète était mort trop jeune. Cependant c'est à lui, peut-être, que Van Arenbergh, et, par Van Arenbergh, Emile Verhaeren et moi, puis Albert Giraud, qui vint se joindre à nous l'année suivante, nous dûmes l'achèvement de notre apprentissage.

Je poursuivais le mien. Dans le dernier numéro de la *Semaine des Etudiants* je publiai, pour éprouver mon travail, le petit poème que voici :

FEU D'ARTIFICE.

*Va ! que dans le salon, pour te faire leur cour,
O Reine de beauté, ces sots, ces fats, ces drôles,
Et ces hommes d'esprit se croyant pris d'amour,
Et ces hommes d'argent massifs comme des môles,*

*Qu'ils lancent, comme un feu d'artifice en la nuit,
Un jet étincelant de paroles flatteuses,
Qui fuse en l'air, éclate, et déploie à grand bruit
Un bouquet de couleurs fait de fleurs lumineuses ;*

*Bientôt le feu s'éteint, le ciel redevient noir ;
De l'éblouissement superbe des fusées
Rien ne reste, sinon que par terre on peut voir
Des papiers calcinés, des baguettes brisées.*

*Lève les yeux, regarde alors au firmament,
Regarde scintiller sur ta chaste paupière
L'étoile, dont l'ardeur calme, éternellement,
Te caresse de son amoureuse lumière.*

*Mon cœur est cette étoile. Et quand tous ces bavards,
Remplissent l'air des cris de leurs poitrines vides,
Il se tait, il attend, sachant que tes regards
Iront chercher au ciel l'étoile aux feux limpides.*

Nous nous réunissions souvent chez l'un ou l'autre d'entre nous pour lire ensemble quelques belles pages des auteurs contemporains les plus notoires, les comparer et les discuter. Nous examinions aussi diverses théories d'art et les idées des critiques célèbres. Mais ces réunions n'avaient rien d'austère. Nous les interrompions de plaisanteries parfois énormes et, de peur qu'elles ne nous desséchassent le gosier, nous les arrosions copieusement de bière, de café, de punch ou de vin chaud. Notre vie était follement joyeuse. Pour en jouir tout à l'aise, nous n'étudions nos cours que pendant les vacances et nous passions nos examens à la rentrée d'octobre. Aussi ne donnions-nous pas aux chiens notre part de la bohème estudiantine, de ses folies, de ses farces et de ses bruyantes gaîtés. Un groupe de nos amis, auquel se trouvaient mêlés Verhaeren et Van Arenbergh, avait remarqué un soir, après boire, un des poteaux indicateurs, qui, plantés au boulevard, près de la place de la Station, s'inclinait mélancoliquement, à demi déchaussé, comme un vieillard au déclin de sa vie. « Ce pauvre vieux poteau, s'écrièrent-ils ! Faisons-lui des funérailles dignes de nous ! » Belle occasion de taquiner la poliee, ce qui, de notre temps, passait pour le devoir essentiel d'un bon étudiant. Aussitôt dit, aussitôt fait. On va, dans une rue voisine, réveiller un épicier, à qui l'on achète quelques paquets de bougies ; on retourne au poteau, on le dé plante, quatre étudiants le portent horizontal comme un cercueil ; tous les autres, découverts, une bougie allumée à la main, suivent ce cadavre d'un nouveau genre et entonnent à pleins poumons des marches funèbres alternant avec le *de profundis* et le *dies iræ*. Le cortège suit le boulevard jusqu'au pont de la Dyle. Là, l'un des assistants, c'était, je crois, Verhaeren, monté sur une grosse pierre, prononce avec une éloquence émue l'éloge du bon vieux poteau, un poteau qui a toujours fait son devoir, mais que l'ingratitude des pouvoirs publics a laissé choir dans la misère et dans la mort. Après des adieux pathétiques, accompagnés des sanglots et des calembours de toute la compagnie, l'infortuné poteau fut lancé dans

la rivière; puis, comme après l'enterrement de Malbrouck, chacun s'en fut chez soi. Malheureusement, Van Arenbergh ne rentra pas directement au logis. Il s'attarda dans un petit cabaret, à siroter un dernier verre de bière brune. Il ne tarda pas à le regretter. Une querelle éclata entre consommateurs et la police, attirée par le bruit, fit irruption dans la salle. Notre poète s'était tenu bien tranquille dans un coin, mais il ne put retenir sa langue. Et le lendemain matin, il reçut un petit papier officiel le convoquant au commissariat de police. Il nous en fit part après le dîner, à la taverne où nous prenions le café suivi de quelques pousse-café à la file indienne. Très mortifié de la mésaventure, il nous disait lamentablement : « C'est ennuyeux ! c'est très ennuyeux !... Vous comprenez, un futur avocat, un futur magistrat, peut-être, avoir des démêlés avec la police... Assurément, je n'ai commis aucun délit, mais comment persuader le commissaire... les étudiants sont si mal vus !... Je voudrais paraître à mon avantage, avoir l'air honorable... Si je mettais ma pelisse pour aller chez le commissaire ?... »

Van Arenbergh possédait en effet une superbe pelisse, avec un large col d'astrakan. Mais nous étions alors en plein été, au mois de juillet, je crois. L'idée nous parut follement comique, mais nous n'eûmes garde de nous priver d'un spectacle réjouissant. « Mets ta pelisse », nous écriâmes-nous en chœur. Et nous accompagnâmes Van Arenbergh chez lui, pour la lui endosser, la lui boutonner jusqu'au menton, et le voir se rendre, rouge, et suant à grosses gouttes, chez le commissaire qu'il voulait éblouir par la richesse de sa mise.

Nous avions de nombreux amis. L'un d'eux, Joseph Nève, qui, au sortir de l'université, entra à la Bibliothèque royale, devint ensuite directeur des Beaux-Arts, et finalement se lança dans la finance, appartenait à une famille louvaniste, qui donna plusieurs professeurs à l'université. Il était ferré sur l'ancienne littérature française et il écrivait de temps en temps des fantaisies savoureuses en vieux français, à l'instar des contes drôlatiques de Balzac. Un autre,

Edmond Vollen, venu d'Anvers, s'est marié et fixé à Louvain. C'était alors un étudiant très remuant, grand amateur de livres : il possédait une bibliothèque bien fournie, à laquelle nous faisons de fréquents emprunts. Georges Kaiser, aujourd'hui professeur à l'université, nous amusait par les saillies de son esprit humoristique. Il tournait facilement le vers et ses petites pièces satiriques obtenaient un invariable succès. Alfred Orban de Xivry, aujourd'hui sénateur, très populaire parmi les étudiants, inclinait déjà vers la politique. Nous comptons beaucoup d'autres amis parmi les étudiants. Mais je dois une mention particulière à Alfred De Smedt, ami personnel de Verhaeren, jeune bourgeois qui se mêlait souvent à nous. C'était un anticlérical ardent, mais cela nous était égal, parce que nous avions convenu qu'en sa présence jamais on ne parlerait de politique. C'était aussi un flamingant fanatique, très épris des littératures néerlandaise et anglaise. Il prétendait même être poète flamand, mais personne ne le croyait, parce qu'il était un mystificateur incorrigible et un inventeur de cocasseries si incohérentes qu'on l'avait surnommé le « grand prêtre de l'insenséisme. » Ce ne fut qu'une quinzaine d'années plus tard qu'il publia un volume de poésies flamandes, dont on a dit beaucoup de bien. Deux autres étudiants flamands étaient des nôtres, Florimond Heuvelmans et ce charmant et infortuné Albrecht Rodenbach, que la mort devait enlever à la fleur de l'âge, mais dont les admirables poèmes ont exercé l'influence la plus profonde sur la renaissance de la littérature flamande. On vient de lui élever une statue à Roulers.

Enfin, nous étions liés aussi avec un beau garçon aux regards conquérants, qui écrivait de temps en temps des vers déplorables, mais qui était excellent musicien et qui possédait une voix de baryton superbe. Combien de fois l'ai-je accompagné au piano, chez des amis ou dans des concerts d'étudiants, alors qu'il chantait *la romance de l'Etoile* du *Tannhäuser* ! J'eus la surprise, quelques années plus tard, de le retrouver changé en ténor et la joie d'apprendre ses succès rapides à Bayreuth, à Vienne, dans le monde

entier : c'est le célèbre Ernest Van Dyck. Il composa ici une tragédie en prose, *le Roi aveugle*, qui devait être jouée par ses amis. Il s'y trouvait des passages extraordinaires. Tel celui-ci, où le *roi*, — personnage que l'auteur incarnait lui-même, s'écriait pathétiquement : « Je deviens aveugle ! Je n'en vois que mieux l'étendue de mon malheur ! » Quelques autres traits, non moins sublimes, donnèrent aux acteurs et à l'auteur lui-même un tel fou rire que la répétition fut interrompue. D'un commun accord on déclara la pièce trop belle pour être représentée devant un vil public, et il n'en fut jamais plus question que dans les soirées où nous commémorions nos exploits et nos fastes.

Ainsi s'écoula ma première année universitaire. L'année suivante, à la rentrée d'octobre, un événement sensationnel agitait la jeunesse estudiantine. On criait dans les rues un journal, la *Semaine des Etudiants*, et tout le monde s'empressait de l'acheter. Les samedis suivants, le journal parut avec régularité. Le premier numéro, qui porte la date du samedi 18 octobre (1879) débutait par les *rimes d'avant-poste*, que voici :

*Pauvre petit Journal, qui prends vie en automne,
Naître à pareille époque est, je crois, un méfait ;
Car le vent vient du Nord et le temps monotone
Rend monotone aussi l'article le mieux fait.*

*La verdure est flétrie et la rose est fanée.
Toi, tu nais, cependant, comme aux jours du printemps.
Ne sais-tu pas qu'on est au moment de l'année
Où la... feuille se perd et roule aux quatre vents ?*

*Mais tu crois qu'en tout temps on aime à faire un somme ;
Et puisqu'il est certain qu'un journal fait bâiller,
Tu reprends confiance en te disant qu'en somme
On ne peut à la fois... bâiller et te siffler.*

Ces vers étaient signés : Rodolphe. Quel était ce Rodolphe, si convenable, si gentil, si doux, si précieusement alambiqué ? C'était, l'eussiez-vous deviné ?

— le futur auteur des *Débâcles* et des *Forces tumultueuses*, Emile Verhaeren!

Les articles et les poèmes des premiers numéros étaient signés Rodolphe, Harold, Pamphile, Montaigne, Ch. Arade, etc. Charade, c'était Ernest Van Dyck; Montaigne traduisait littéralement le nom de Van Arenbergh; Harold était le pseudonyme du poète Albert Rodenbach. En se démasquant, mes amis m'invitèrent à collaborer; je le fis, signant tantôt Bock, tantôt Fox. La *Semaine des Etudiants*, après avoir erré d'une imprimerie à l'autre, s'était fixée chez Peeters-Ruelens, rue de Namur, en face de la grande droguerie, tenue alors par la mère de Van Arenbergh, car ce poète, nourri des pensées les plus hautes, tout vibrant des sentiments les plus nobles, avait grandi dans l'arrière-magasin d'une maison de commerce, derrière les barils de savon noir, les pots de miel et les bidons de térébenthine. La Muse ne connaît ni palais ni chaumière; elle descend du ciel où il lui plaît, prend par la main un humble jeune homme et le conduit sur la cime sacrée, au milieu des princes de l'art et de l'intelligence, qui font la gloire du monde. Chez Van Arenbergh, derrière la droguerie, dans un salon obscur, qui prenait jour sur une cour étroite, nous nous réunissions souvent pour rassembler nos articles, et quand la copie manquait au journal, le bon poète, toujours complaisant, nous aidait à remplir les vides par des facéties d'étudiant ou des découpures prises dans un livre peu connu. Notre journal s'occupait très peu de politique, mais, en feuille estudiantine qui se respecte et reste fidèle aux traditions, il plaisantait abondamment le philistin, ou le bourgeois, et l'autorité communale, qui en est ici, à Louvain, pour la jeunesse, l'incarnation suprême, et qui, je le suppose, ne se formalise point de ces exercices traditionnels inhérents à la vie universitaire. Nous rendions compte aussi des séances des sociétés d'étudiants. Nous publiions des articles de critique sur les représentations théâtrales et sur les livres nouveaux. Enfin, nous donnions au public nos premiers essais littéraires en vers ou en prose. A l'âge que nous avions alors, la personnalité

de plusieurs d'entre nous n'était pas encore dégagée. D'habitude, le jeune artiste apprend son métier avant d'être conscient des qualités et des défauts qui feront plus tard son caractère. Quelques-uns pourtant sont plus précoces. Van Arenbergh, je l'ai dit tout à l'heure, possédait déjà un talent complètement et magnifiquement mûr. Il a donné à la *Semaine des Etudiants* plusieurs poèmes d'un art achevé. J'extrait, du numéro du 15 décembre 1880, ce sonnet où il peint l'humanité, embarrassée de ses faiblesses, de ses erreurs et de ses vices, s'efforçant en vain de s'élever jusqu'à l'idéal chrétien.

DE PROFUNDIS.

*Au fond de l'abîme, où, dans la nuit éternelle
Monte au travers des temps l'éternelle clameur,
L'océan des vivants se tord, bondit, chancelle,
Et le vent dans le vide emporte la clameur.*

*Sans cesse, sous les flots qui retombent en elle,
Cette marée humaine atteint plus de hauteur ;
De la vague écroulée une vague nouvelle
Surgit, fouillant plus haut la noire profondeur.*

*Et tandis qu'aux parois du gouffre empli de brume
Les races vont roulant leur râle et leur écume,
Et s'élèvent toujours comme le flux des mers,*

*Là haut, aux bords croulants, dans une aube vermeille
Sur sa croix, où le cri des ténèbres l'éveille,
Le Christ, penché sur l'homme, attend, les bras ouverts.*

Albrecht Rodenbach aussi possédait déjà un art personnel et complet, comme s'il s'était hâté d'accomplir son devoir de poète avant l'heure prochaine où la Mort allait briser sa voix. Par contre, rien encore ne permettait de prévoir le génie tumultueux et farouche du grand poète que devait devenir Emile Verhaeren. En ce temps-là, il imitait l'art bourgeois et intime de François Coppée. Dans une épître en vers, adressée à son ami Georges Rodenbach, il for-

mule son idéal de la vie : Vivre paisiblement dans son village,

Près du fleuve où se berce en chantant la marée,

avoir une épouse qui l'aime, un enfant qu'il adore,
recevoir d'année en année la visite d'un vieil ami :

*C'est là que tu viendrais, loin de la politique,
Charmant, heureux, rieur, t'installer un matin,
Je me ferais gaiement ton premier domestique
Pour te servir à table et te verser mon vin.
On serait si joyeux pendant une quinzaine !
Le jour, on s'en irait en chasse allègrement,
Puiser dans le grand air la bonne vigueur saine !...
Puis, oh ! bien en secret, vois-tu, bien en cachette,
Dans une chambre intime et close à tous tes yeux,
Prudents comme une femme ôtant sa colerette,
Nous irions, vers la brume, à pas mystérieux,
Et nous, les bons bourgeois, les pères de famille,
Qui tenons des enfants bercés sur nos genoux,
Moi, rentier campagnard, toi, magistrat en ville,
Nous lirions des vers, des vers qui sont de nous !
On se ferait, l'un l'autre (1) un compliment frivole ;
On examinerait l'œuvre avec soin, longtemps,
Et ces vers, quoique vieux et de l'ancienne école,
Nous paraîtraient plus frais qu'une aube de printemps.*

Tandis que Verhaeren, obéissant à la fois aux souvenirs de son foyer familial et à son admiration pour l'art intime et bourgeois de Coppée, composait bien sagement ces petits tableaux de genre, jolis et sincères, assurément, mais sans force et sans originalité, au fond de son âme commençaient à fermenter les éléments puissants qui devaient bientôt faire éclater à tous les yeux sa personnalité fougueuse et primesautière. Il allait secouer toutes les idées apprises et tous les sentiments conventionnels pour se tourner vers la nature de son pays, vers ces rives sauvages de l'Escaut où il avait grandi au milieu des enfants des campagnards, en se roulant dans l'herbe grasse des

(1) Sic!

prairies, en courant sur les digues du fleuve, les yeux remplis tour à tour de paysages grandioses et de scènes vigoureusement réalistes des mœurs villageoises. Dans les musées, il avait admiré et compris l'art des maîtres flamands, les gestes épiques et truculents des personnages de Rubens et de Jordaens. La lecture d'un volume de poésies réalistes, les *Vers* de Maupassant, fut pour lui l'éclair soudain qui lui fit entrevoir les trésors ensevelis au fond de son propre esprit. C'est à Louvain, avant de quitter l'université, qu'il écrivit *la Vachère*, la première en date des pièces qui composent son livre : *les Flamandes*.

Pas plus que Verhaeren, je ne m'étais encore trouvé moi-même. J'écrivais toujours des vers d'écolier, d'une sentimentalité toute superficielle, sans apercevoir, au firmament encore lumineux de mon âme, le point noir qui grandissait à l'horizon, la sombre, l'opaque nuée de pessimisme qui devait durant dix-sept années enténébrer toute ma vie intérieure et me faire écrire les noirs poèmes de ma *Nuit*.

En ce temps-là, je traversais une crise profonde. Ma voix poétique allait muer, mais je ne m'en rendais point compte encore. J'en devais avoir bientôt la révélation soudaine. Comme Verhaeren se découvrit lui-même à la lecture des vers de Maupassant, je devais faire une semblable découverte, foudroyante et tragique, au contact du génie satanique de Baudelaire. Un nouvel ami, Albert Giraud, à qui je confiais mes troubles intérieurs, me fit relire les *Fleurs du Mal*, que j'avais lues à dix-sept ans sans les comprendre. Ce fut le coup de foudre, éclairant d'une lumière aveuglante et lugubre le sombre abîme, qui, à mon insu, sous le travail quotidien de ma pensée, s'était lentement creusé dans mon cœur. Mais j'anticipe sur événements, car cela ne m'arriva que dans les derniers mois de mon séjour à l'université.

En attendant, je lisais beaucoup, je méditais, je tâchais de débrouiller mes idées. Dans le treizième numéro de la *Semaine des Etudiants* je publiai un article-programme qui produisit une sensation profonde dans les groupes littéraires de l'université et pour lequel je fus paternellement admonesté par des personnes graves.

LA POÉSIE EN BELGIQUE

La Belgique se trouve dans une situation très défavorable au développement des talents poétiques : les génies de large envergure s'élèvent assez haut pour trouver de l'air partout ; mais les génies nous manquent ; nous ne parlons donc que des talents, et nous disons que chez nous ils sont à la gêne. Ils meurent dans l'œuf ou s'envolent à l'étranger. D'où vient ce malheur ?

La cause première réside en la langue. Nous n'avons point de langue à nous ; au lieu d'être grands propriétaires et de vivre sur nos biens, nous louons modestement un cinquième. Tandis que le poète anglais n'a de concurrence à craindre que d'un confrère anglais, l'Allemand d'un autre Allemand, nous avons à lutter contre toute la France. Et quel français parlons-nous ! A Paris, il passe pour une sorte d'argot comique ; assaisonné d'innombrables « savez-vous », d'intonations nasales et de flandricismes à faire dresser les cheveux sur tout crâne honnête. C'est un peu mieux que le siamois. Nous ne possédons pas le français : il est pour nous une langue étrangère, mal apprise, altérée encore par un usage négligé. Si du moins c'était tout, si dans cette langue écorchée nous nous étions avisés de peindre avec crânerie des mœurs originales. Mais non ; en provinciaux de banale allure, nous copions maladroitement Paris, ses mœurs, ses habitudes, ses modes. Nous sommes gauches, empruntés, compassés comme un paysan qui a endossé un habit à queue et chaussé des souliers de bal.

La belle figure que nous faisons là !

Puis le romantisme a broché sur le tout. En ouvrant, comme il disait, de vastes horizons, il en a restreint nécessairement le nombre. Pas moyen de vivre côte à côte, paisiblement, en petites gens de la campagne, chacun sur son lopin de terre ; il n'y a que des empires, il n'y a que deux ou trois Césars qui se partagent la domination du monde. On abordait donc les grands sujets, les sujets philosophiques, plus ou moins chrétiens ; bref, une certaine catégorie d'idées élevées sur lesquelles chacun s'escrimait à sa manière. Le Romantisme soufflant dans les voiles de notre nef poétique, la voilà qui met le cap sur le même port que sa sœur, la « grande nau française ». Vous voyez le tableau : tandis que l'une traverse majestueusement les tourmentes de l'Océan, l'autre, pauvre barquette de canal ou de rivière, incapable d'affronter la haute mer, sombre sous la première vague.

En résumé, avec une langue mal connue, avec des mœurs et

des idées mal copiées, nous avons abordé les mêmes sujets que nos maîtres : il eût été fort étonnant que nous ne fussions pas battus. La poésie belge a été jusqu'à présent un domestique, bien rustaud, bien pataud, qui a voulu entrer dans le salon derrière son maître, et serrer la main aux ducs et aux princesses. Car il faut ajouter ceci : nous n'avons point de public, notre public est à Paris.

Cela est si vrai que nos jeunes écrivains y émigrent ou tout au moins s'y font imprimer. Et c'est seulement quand Paris a bien voulu distinguer l'un d'entre eux que nos bons compatriotes daignent se douter de son existence et l'applaudir par ricochet.

Mais à Paris il y a eu encore une révolution. Le Romantisme est détrôné ; place à la littérature républicaine ! place au Naturalisme ! M. Zola est monté sur la locomotive et conduit le train de plaisir de l'art français. A ses coups de sifflet stridents, les aiguilleurs manœuvrent avec ordre ; on vient d'inaugurer une voie nouvelle, celle qui va des salons de lecture aux réalités modernes, quelles qu'elles soient.

Cela nous intéresse-t-il ? Oui certes, et vivement.

Le Naturalisme a délaissé les grandes idées. Il ne chante plus, il peint. Il est observateur, un peu commissaire-priseur. Il est tout œil, et tout ce qu'il voit il le décrit, pêle-mêle, sans faire de choix. Seuls les vrais maîtres choisissent sans en avoir l'air. Le détail est poussé à l'extrême. On ne généralise plus, on spécialise. Au fond, c'est la revanche de l'école analytique et pittoresque sur l'école synthétique et musicale, de l'objective sur la subjective.

On est donc avide de couleur locale, non pas de son ombre qu'avaient adorée les Romantiques, mais de la couleur locale réelle, telle qu'elle se trouve dans telle province, dans tel village. Après tout, c'est le meilleur moyen d'avoir du neuf.

Pour la langue, plus n'est besoin qu'elle soit correcte, lyrique, gothique, ou même parisienne. Pourvu qu'elle ait une saine odeur de terroir, il lui est permis d'être sauvage, échevelée, voire assassine à l'égard de la syntaxe ; qu'elle se torde dans des orgies de solécismes, qu'elle se débauche avec les plus vulgaires expressions de province, qu'importe, si elle est énergique, vivante, si elle saute à la gorge de la réalité et la jette d'un bloc sur sa toile. On aime les pâtés de couleur. Le beau malheur si les bourgeois crient, si les professeurs s'accrochent les cheveux ! N'ont-ils pas salué de même *Hernani* et la *Ballade à la lune* ? En 1830, l'idée avait fait une trouée énorme dans la forme.

Maintenant la plaie se cicatrise ; tandis que l'idée dort un peu, il pousse une chair nouvelle, voilà tout.

Et voici comment cela nous touche. Nos poètes, dis-je, vont pouvoir, non sans éclat, trouver place au soleil de Paris. Qu'ils travaillent, une mine inépuisable est ouverte : les Flandres (comme aussi les provinces wallonnes) offrent leurs flancs gonflés de coutumes curieuses et charmantes, d'intérieurs à part ; et quelle poésie intime dans tout cela ! Comme elle est ravissante cette fraîche petite paysanne qui sent le blé et la luzerne !

Et plus tard quand, — le premier feu calmé, — on voudra des compositions plus suivies, recueillons les légendes dorées que nos grand'mères déroulent avec le fil de l'antique quenouille ; qu'elles forment la trame de brocart où l'artiste pourra broder en soies variées les mille tableaux de notre vie intime, de nos mœurs journalières. Il faut fonder dans la Poésie une école flamande, digne de sa sœur aînée, la fille des peintres : nos Teniers, nos Ruysdael, nos Brauwer, nos Van Ostade d'abord ; puis nous aurons Rembrandt et Rubens. N'est-ce pas splendide ?

Jetons-nous donc dans le courant. Soyons naturalistes. Qu'importe quelque excès dans la lutte ? Les vrais poètes sauront bien garder la mesure.

En avant donc, poètes ! Dites-moi dans une langue jeune et ardente ce que le Maître appelle :

Les rêves d'art intime et de modernité.

Ce manifeste, qui formulait d'avance les idées que devaient professer ou appliquer plus tard quelques écrivains de la *Jeune Belgique* et de l'*Art moderne*, Edmond Picard, Georges Éekhoud, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice des Ombiaux et Emile Verhaeren, ne semble-t-il pas être le programme même de la carrière poétique de celui-ci ? Cependant, quinze jours plus tard, il écrivait lui-même, dans notre journal, un article qui était une sorte de réponse au mien, — article dans lequel il exposait des idées beaucoup plus timides.

Je crains qu'après avoir eu la convention dans ce qu'on est convenu d'appeler le beau, nous n'ayons la convention dans le laid. M. Zola me plaît comme individualité littéraire et je ne m'amuserai point à le couvrir de boue en lui jetant ses propres ordures à la tête ; c'est devenu besogne banale.

Ce que je redoute, ce sont ses imitateurs et compères. Jadis on

parlait beaucoup des amis de rouge apparence, que M. Gambetta traînait à sa suite. Aujourd'hui M. Gambetta est devenu opportuniste ; je souhaite que M. Zola le devienne également.

Sinon, il nous faudra passer par un quatre-vingt-treize naturaliste, nous mettre à la discrétion des iconoclastes du Dieu romantique et de ses saints ; nous aurons la Commune littéraire défendue par des sans-culottes de plume...

Alors, quoi qu'on en ait, on est tenté de préférer encore la situation présente, si terne, si vulgaire soit-elle, aux excès cramois de la nouvelle doctrine rompant les digues.

Il en est du naturalisme comme des chemins de fer, ce sont les déraillements qui en dégoûtent.

Le plaisant de l'aventure, c'est que dans la suite il se produisit entre Verhaeren et moi une sorte de chassez-croisez. Il devint naturaliste et zoliste, tandis que moi-même, peu de mois après avoir écrit mon article, j'abaissais de plusieurs degrés mes sympathies pour Zola et pour son école. — sans d'ailleurs en renier le principe : ce n'était qu'une mise au point.

Entre nous, dans nos conversations amicales, nous entrechoquions fougueusement les systèmes de critique et d'esthétique. Nous élaborions ainsi les idées qui allaient servir de base à la campagne littéraire de la *Jeune Belgique* et à toute notre renaissance littéraire. Il fallait avant tout émanciper les jeunes écrivains du joug des conventions régnantes. Un travail, lu à la société d'Emulation, par M. Alphonse Verhaeghe, sur *Rodogune*, de Corneille, nous donna l'occasion de manifester nos sentiments. Sur ce travail une discussion s'ouvrit. Le plus jeune d'entre nous, un nouveau venu, s'y révéla orateur et apôtre. C'était M. Albert Giraud. Il avait environ dix-huit ans. C'était un jeune homme, à l'allure timide et nonchalante, un peu féline, mais quand il s'animait, sa voix éclatait soudain, stridente et impérative, et les phrases, brusques, farouches et sonores s'élançaient de sa bouche comme des lions rugissants. Son âme était pleine de tempêtes et d'orages. Mais après la foudre et la grêle, il y avait, pour ses amis, et j'étais, je crois, le plus intime et le plus aimé, des accalmies délicieuses, — toute la douceur d'un pay-

sage mouillé, rafraîchi par l'ondée, que caresse un magique rayon de soleil. L'infortuné M. Verhaeghe reçut l'orage. Ce furent de prodigieux coups de tonnerre; jamais la société d'Emulation n'avait entendu pareil fracas. Il avait jugé *Rodogune* selon les règles de la littérature classique. Son travail fut pulvérisé; pas d'autorités, des raisons! s'écriait M. Giraud, après l'avoir réduit en poudre.

Une autre tempête, beaucoup plus violente et plus prolongée, fut soulevée par un travail de M. Ernest Verlant, aujourd'hui directeur général des Beaux-Arts. M. Verlant avait cherché à démontrer que l'Art a pour but la réalisation d'un Idéal moral et religieux. — Entre l'art et la morale il n'y a pas de lien, nous écriâmes-nous; la beauté d'une œuvre d'art est complètement indépendante de sa moralité; ne voit-on pas de véritables chefs-d'œuvre de l'art pécher gravement contre la morale? Comment donc pourrait-on faire de la moralité un critérium de l'Art? Et aux formules *l'Art pour le Bien ou pour le Vrai*, *l'Art pour l'Idéal*, nous opposâmes avec une intransigeante obstination la formule qui devait rester l'article fondamental du programme de la *Jeune Belgique*: *l'Art pour l'Art!* Mais nous avons soin d'en préciser le sens. Nous n'entendions aucunement libérer l'artiste de ses devoirs moraux, non plus de l'absoudre de ses fautes; nous disions seulement qu'en travaillant à son œuvre, il ne devait songer qu'à son art, n'avoir pour but que la création de la Beauté.

Lorsqu'on veut tirer une alouette, on ne vise pas un lièvre; quand c'est la beauté qu'on veut atteindre, on ne poursuit pas la moralité. On le voit, notre formule *l'art pour l'art* n'était pas un mot d'ordre philosophique: c'était une règle pratique, rien de plus.

Néanmoins on ne voulut pas l'admettre. Elle excita une vive indignation chez nos adversaires et une tempête agita l'université. Nous commençâmes à prendre aux yeux des étudiants plus sages ou plus timorés l'aspect de véritables suppôts de Satan. On nous lança à la tête des tonnes d'eau bénite pour chasser les démons qui nous inspiraient ces horreurs. Mais les autorités académiques, prenant les exagérations des uns et des autres pour ce qu'elles valaient,

se contentaient de sourire. Le vice-recteur, Mgr Cartuyvels, riait même aux éclats quand je lui faisais, en buvant son excellent café, le récit de ces combats homériques.

Au contraire, une approbation unanime et enthousiaste salua l'un de nos amis, Georges Rodenbach, lorsqu'il vint lire des vers à la tribune de la société d'Emulation. Les vers étaient charmants, leur auteur aussi. Ce fut un délire. Un jeune professeur de droit improvisa en l'honneur de Rodenbach un quatrain, que je regrette de ne pas trouver dans la *Semaine des Etudiants* : c'était M. Edouard Descamps, qui porte dignement l'honneur d'être le premier ministre des Arts et des Sciences de notre pays.

Ma troisième année d'université s'ouvrit sur un drame. A peine étions-nous rentrés de vacances, que nous entendîmes crier dans les rues un nouveau journal étudiantin. *Le Type!* Achetez *le Type*, hurlaient les crieurs. Nous nous empressâmes de l'acheter. Horreur! Il avait notre format! Il était imprimé avec les mêmes caractères que la *Semaine*. Il avait, des pieds à la tête, le même aspect. Il avait même nos annonces... Il était imprimé chez notre imprimeur. La chose était trop claire : le traître, profitant de notre retard, avait pris notre place, notre papier, notre encre, nos abonnés, nos acheteurs, tout, enfin, tout ce qui nous appartenait, tout ce que nous avions créé à la sueur de notre plume! Furieux, nous nous précipitâmes chez l'imprimeur, le sommant d'expulser les brigands et de nous livrer leurs noms. L'imprimeur nous éconduisit, ce qui redoubla notre rage.

Le rédacteur en chef de ce sale *Type* était un certain Olivier. Quel était cet écrivain calabrais? Il se cachait si bien que durant plusieurs semaines nous ne pûmes découvrir sa personnalité véritable. Quelques-uns d'entre nous soupçonnaient M. Verlant, qui niait avec énergie. Sans attendre la solution de l'énigme, nous nous mîmes en quête d'une autre imprimerie et notre *Semaine* reparut. Le premier numéro débordait de notre juste colère. Reproches, menaces, insultes, quolibets et sarcasmes, tout était bon pour écraser l'infâme Olivier. Celui-ci riposta de

bonne encre. Voilà la guerre allumée. Elle dura plusieurs mois, divisant la jeunesse en camps ennemis, suscitant la publication d'autres journaux universitaires, le *Polichinelle* et le *Balai*, qui se précipitèrent dans la mêlée. Les articles étaient composés non plus à coups de plume mais à coups de massue. Olivier nous attaquait en prose et en vers. Nous ripostions de même. Dans une diatribe écrite par Emile Verhaeren on trouve cette strophe :

*Son vol dans le ciel éployé
Se mesure sans astrolabes :
C'est en comptant ses doigts de pieds
Qu'il attrappe ses dix syllabes !*

Puis les attaques devinrent plus personnelles, plus aigres, plus véhémentes, si bien que l'autorité académique s'émut et... supprima tous les journaux universitaires. En vain j'allai trouver Mgr Cartuyvels, le suppliant de rapporter son ukase : « Allons, allons, me répondit-il, c'est pour votre bien, vous me remercierez plus tard. » Il avait raison... Sa décision mettait fin à la lutte avant que nos colères ne nous eussent entraînés trop loin... Or, savez-vous qui était notre adversaire, l'abominable Olivier? Nous le découvrîmes enfin. C'était un tout jeune homme, presque un enfant encore, idéalement beau, charmant, spirituel, exquis d'espièglerie et de grâce : il s'appelait Maurice Warlomont; il allait devenir, sous le nom de Max Waller, le chef de la *Jeune Belgique* et notre ami à tous.

La *Semaine des Etudiants* mourut en février 1881. Notre dernier numéro annonçait ce malheur en termes émus.

Quelques mois plus tard, comme j'allais prendre le train pour Bruxelles, Albert Giraud me remit quelques numéros d'une revue littéraire qui paraissait à Bruxelles; Max Waller en était le secrétaire et Giraud venait d'y publier des vers. C'était la *Jeune Belgique*. Tandis que le train roulait vers Bruxelles, j'en parcourais les pages avec une émotion croissante. La revue rêvée était là! Il n'y avait plus qu'à y écrire! Elle devait devenir nôtre, nous appartenir et servir nos desseins!

Ce vœu se réalisa sans retard. *La Jeune Belgique*, intitulée d'abord la *Jeune Revue*, avait été fondée par quelques étudiants de l'Université de Bruxelles. Elle était la propriété de l'un d'eux, M. Albert Bauwens, aujourd'hui notaire et conseiller communal de la capitale. Max Waller, qui en partageait avec lui la direction, nous y fit entrer et bientôt nous en fîmes les maîtres. Avec Georges Eekhoud, Maurice Sulzberger. Franz Mahutte et Henri Maubel, devenus nos amis, nous lui donnâmes sa physionomie définitive; nous en fîmes la revue littéraire de combat et de propagande que l'on sait.

Nous voici arrivés au terme du voyage rétrospectif que nous avons entrepris ensemble. Je vous ai narré la rencontre des premiers poètes de la *Jeune Belgique* à l'Université de Louvain, je vous ai décrit leur vie d'étudiants; je vous ai montré la formation de leur programme. Avant de vous quitter, je vais vous dire en deux mots le secret de leur force. Tous ceux d'entre nous qui sont devenus de vrais poètes, avaient la pleine conscience de leur vocation. Leurs yeux étaient fixés sur l'idéal qu'ils avaient imposé à leur vie : devenir de véritables, et, s'il se pouvait, de grands artistes. A cet idéal tout le reste était sacrifié. Il était l'objet d'un désir sans repos, d'un amour sans mélange, d'une volonté sans défaillance. C'était le phare vers lequel se dirigeaient toutes nos pensées. Dans notre jeunesse, aucun de nous n'a recherché ni la richesse, ni les honneurs, ni les hommages du monde. Nous ne songions qu'à satisfaire notre conscience d'artistes. Mais au fond de tout cela, tout au fond de notre être, il y avait l'irrésistible instinct qui nous faisait en toute chose chercher la beauté, qui la poursuivait à travers nos sensations et nos rêves, et qui nous contraignait à essayer sans cesse de fixer les unes et les autres dans une forme plus parfaite. La vocation, c'est cela. Elle est un don de la nature. Notre seul mérite fut d'y obéir avec courage et persévérance, avec l'espoir de tresser, pour notre patrie, la couronne littéraire qui manquait à sa parure. C'est à d'autres qu'il appartient de dire si nous avons réussi.



EDITIONS DE
LA BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PAUL ANDRÉ, Delphine Fousseret	3 50
» La Guirlande	3 50
» Le peintre W. Linnig, vol. ill. 32 phototyp	10 00
» Maître Alice Hénaut, pièce en 3 actes	3 50
MARIA BIERMÉ, Rayons d'Ame	3 50
PIERRE BROODCOORENS, Le Roi Aveugle, drame en 3 actes	3 00
VICTOR CLAIRVAUX, La Barque Amarrée	3 50
MAX DEAUVILLE, La Fausse Route	3 00
L. DELATTRE, Fany, comédie en 3 actes	3 00
» La Mal Vengée, comédie en 2 actes.	3 00
M. DES OMBIAUX, La Petite Reine Blanche	3 50
E. DE TALLENAY, Vivia Perpetua, trag. en 4 actes.	3 00
L. DUMONT-WILDEN, Les Soucis des Derniers Soirs	2 00
ANDRÉ FONTAINAS, Hélène Pradier, pièce en 3 actes	3 00
CH. FORGEOIS, Pax ! pièce en un acte en vers	1 00
G. GARNIR, A la Boule Plate (ill. de Flasschoen et Lynen)	3 50
MAURICE GAUCHEZ, Symphonies voluptueuses	3 50
IWAN GILKIN, Étudiants Russes, drame en 3 actes	2 50
VALÈRE GILLE, Ce n'était qu'un Rêve, comédie en un acte	1 20
A. GILON, Dans mon verre (poèmes)	2 50
EUG. HERDIÉS, Le Roman de la Digue	3 50
JEAN LAENEN, Cœur damné (Préface de PAUL ANDRÉ).	3 50
RICHARD LEDENT, Ymnis et Numaine, drame en 4 actes.	4 00
FRANÇOIS LÉONARD, La Multitude errante.	3 50
HENRI LIEBRECHT, Cœur-de-Bohême, comédie en un acte	1 20
» L'Autre moyen, comédie en un acte	1 00
» Les Jours Tendres	2 50
RENÉ LYR, Brises (poèmes)	2 00
PAUL MÉLOTTE : Ma Cousine et mon Ami.	1 00
MORISSEAU & LIEBRECHT, L'Effrénée, comédie en 4 actes	2 50
EDM. PICARD, Trimouillat et Méliodon, vaudeville en un acte	2 00
SANDER PIERRON, Les Images du Chemin	3 50
» Le Baron de Lavaux-Sainte-Anne.	3 50
GEORGES RENS, La Cluse, comédie dram. en 4 actes	3 00
PROSPER ROIDOT, Ferveur.	2 50
ÉMILE SIGOGNE, Eurythmie	3 59
CARL SMULDERS, Les Feuilles d'Or	3 50
» La Correspondance de S. Dartois	1 50
JULES SOTTIAUX, L'Illustre Bézuquet en Wallonie.	3 50
» La Beauté Triomphante	3 50
Bon Ch. VAN BENEDEN, La Peste de Tirgalet, trag.-com. en 4 actes.	2 00
MARGUERITE VAN DE WIELE, Ame Blanche, roman.	3 50
MARIE VAN ELEGEM, Par la Vie.	3 50
H. VAN OFFEL, Les Intellectuels, pièce en 3 actes.	3 00
» L'Oiseau Mécanique, pièce en 4 actes	3 00
GEORGES WILLAME, Le Puisse.	3 50

ENVOI FRANCO CONTRE BON-POSTE

26-28, Rue des Minimes, à BRUXELLES